

## Liberté

### André Belleau, lecteur de Rabelais

Diane Desrosiers-Bonin

---

André Belleau (1930-1986)  
Volume 29, numéro 1, 1987

URI : [id.erudit.org/iderudit/31105ac](http://id.erudit.org/iderudit/31105ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Desrosiers-Bonin, D. (1987). André Belleau, lecteur de Rabelais. *Liberté*, 29(1), 51-53.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

DIANE DESROSIERS-BONIN

## André Belleau, lecteur de Rabelais

Les œuvres que l'on aime, souvent nous ressemblent; et André Belleau portait aux écrits de maître Rabelais une affection toute particulière. Peut-être retrouvait-il, dans ces pages où le savant médecin se répand volontiers en plaisanteries scatologiques, en longs commentaires érudits ou en chansons paillardes, comme un écho de lui-même...

Ces deux géants déployaient la même générosité dans le verbe et dans le rire; non pas ce petit rire mesquin, ce grincement méprisant qui ravale l'autre, mais ce gros rire gras, énorme, complice, qui vous ramasse à bras-le-corps et fait du bien à l'âme. Ils avaient en commun une pareille faconde, la même truculence, ce mélange de sérieux et de comique où la tête et le ventre viennent se rejoindre. A travers eux s'exprimaient, sans révolte ni aigreur, le même rejet viscéral des structures sclérosées, un semblable refus de l'inertie et du dogmatisme. Ils partageaient la même aspiration au changement, au renouveau, et il n'est pas étonnant qu'André Belleau, homme du devenir, ait consacré son mémoire de maîtrise au voyage dans l'œuvre de Rabelais.

Dans le prolongement de la réflexion théorique de Mikhaïl Bakhtine, «le premier», écrivait-il, «à proposer une interprétation large et cohérente», André Belleau restituait aux textes rabelaisiens leur caractère profondément ambivalent, paradoxal même. Il en savourait la vision carnavalesque, le «réalisme grotesque», où les contraires se rencontrent sans s'exclure, où le haut s'oppose au bas sans s'y substituer, où le pauvre côtoie le riche sans que celui-ci ne l'asservisse, où la folie se conjugue à la sagesse, la vie à la mort, l'ancien au nouveau. Volubile, il illustrait ce processus de création antithétique par la naissance merveilleuse de Gargantua au cours de laquelle l'acte de défécation participe pleinement à la procréation. Il relisait l'enfance du jeune géant, ces pages où s'empilent les prover-

bes, et il montrait qu'au contact de la vie matérielle, ces syntagmes figés s'animent, acquièrent une puissance renouvelée de signification. En souriant, il racontait la mirifique invention des torche-cul. Dans cet épisode, disait-il, l'effet de gigantisme dématérialise les objets; Rabelais se livre à «l'inventaire joyeux du monde» qu'il rabaisse au niveau corporel inférieur. De ces rabaissements positifs, de ces renversements burlesques, surgit un monde nouveau, régénéré. Dans ce ventre cosmique, corps grotesque, André Belleau puisait, comme dans un coffre aux trésors, les exemples à pleines mains.

S'il était sensible aux accents mordorés de la musique de Brahms dans laquelle il lisait déjà une semblable dualité, André Belleau prêtait aussi l'oreille à cette parole qui, à plus de quatre siècles de distance, l'interpellaient. Il entendait les cris de la place publique, les bruits du marché, le souffle puissant de la rhétorique humaniste, le babil de la culture officielle, toutes ces voix multiples qui émergent du texte rabelaisien. L'oralité de cette prose le fascinait et il aimait, pour témoigner de cette polyphonie, citer les propos des bien ivres. Il jouissait également de l'interaction linguistique, de l'amalgame des registres langagiers, des discours et des genres littéraires, si caractéristiques de l'œuvre de Rabelais. Il s'amusait à énumérer en latin macaronique et en moyen français, les titres facétieux des ouvrages conservés à la bibliothèque de Saint-Victor. Il soulignait la polyglossie de Panurge lors de sa première rencontre avec Pantagruel. Remarquant que ce catalogue comique et ce pot-pourri linguistique encadrent la célèbre lettre de Gargantua à son fils Pantagruel, épître ornée de toutes les fleurs de la rhétorique cicéronienne, André Belleau faisait ressortir le contraste qui résulte de la juxtaposition de ces épisodes.

Non seulement savait-il apprécier la coexistence dans un même espace textuel des cultures populaire et savante, mais encore il rapatriait dans sa lecture de Rabelais les chapitres que Bakhtine avait passés sous silence. Ses yeux brillaient quand il évoquait, à l'encontre d'un certain ascétisme, les parfums et les couleurs de l'abbaye de Thélème. Il goûtait la volupté de ces lieux dont les habitants avaient pour seule règle une devise qui devait séduire tout homme épris de liberté et d'action: «Fay ce que voudras». A cette vision inspirée selon lui du raffinement des cours italiennes, il opposait les utopies de Thomas More et de Campanella, sociétés idéales certes, mais dissimulant de nouvelles chaînes.

Une lueur de bienveillance amusée dans les yeux, André Bel-

leau se faisait délibérément l'avocat du diable lorsqu'il abordait la navigation du *Quart* et du *Cinquième Livre*. Alors que lui-même y voyait le mouvement de l'esprit humain en quête de vérité sur la mer de l'existence, il prétendait que l'expédition vers l'oracle de la Dive Bouteille n'était somme toute qu'une «histoire de gars» et que les femmes, personnages exclus de la trame diégétique, ne pouvaient comprendre cette entreprise issue de la solidarité masculine. Il suscitait alors chez ses interlocuteurs une vive controverse et les amenait ainsi à découvrir par eux-mêmes le caractère universel de cette navigation ponctuée d'escalats d'île en île. Cette universalité dont il devait l'intuition, comme bon nombre d'intellectuels québécois, à Michaël Baraz, il en trouvait l'expression dans l'inépuisable richesse lexicale de cette somme encyclopédique, dans l'accumulation même des formes verbales.

Dans sa traversée de l'écriture rabelaisienne, André Belleau n'a pas voulu assigner à cette œuvre plurielle, multivalente, une signification globale et unificatrice. Loin d'enclorre les «mythologies pantagrueliques» dans un système univoque, il a désiré maintenir leur dimension ludique, leur irréductible mouvance. Il a cherché à conserver l'œuvre ouverte.